

Sur ces entrefaites, Rapp réparait. Son sabre est brisé ; il est couvert de poudre et de sang ; il amène à sa suite le prince Reprin, qu'il a fait prisonnier.

— Sire, s'écrie ce général d'artillerie en s'adressant à Napoléon, faites-moi fusiller : j'ai perdu mes pièces.

— Prince, lui répond l'empereur, j'apprécie vos regrets ; mais on peut être battu par mon armée sans cesser pour cela d'être un brave militaire et d'avoir droit à mon estime... Rapp ! que l'épée du prince Reprin lui soit rendue.

Des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie voient la défaite de leurs gardes, et tentent d'envoyer des secours ; mais Bernadotte s'avance à son tour, et la victoire n'est plus douteuse. Un corps considérable de l'armée russe, qui avait été successivement chassé de toutes ses positions, se trouvait en ce moment dans un bas-fond, acculé à un lac glacé. Napoléon se porte de ce côté avec l'artillerie légère de la garde :

— Sire, faut-il les mitrailler ? demande Berthier.

— Il faut les anéantir tous, répond l'empereur.

Aussitôt les pièces, au lieu d'être dirigées sur cette masse de soldats, sont pointées sur la glace. Bientôt les boulets et les obus la brisent, par larges morceaux sur lesquels des compagnies entières flottent un instant et s'abîment ensuite. Plus de dix mille hommes périrent ainsi, en poussant d'horribles cris et en maudissant les imprudents souverains qui les avaient ainsi exposés à la colère française. Pendant ce temps, Berthier faisait remarquer à l'empereur le mal épouvantable que l'artillerie faisait à l'ennemi. Napoléon murmura à voix basse :

— Je n'oublierai jamais que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière. L'artillerie sera désormais la première arme de l'armée française ; mais il faut déplorer le sort de ces braves, qui méritaient d'avoir des chefs plus habiles.

A peine achevait-il de parler, qu'hommes, chevaux, canons, caissons, étaient engloutis. Ainsi finit cette bataille, véritable combat de géants, selon l'expression du 30<sup>e</sup> bulletin de la grande armée ; bataille que les soldats ont appelée longtemps la bataille des trois empereurs, que d'autres nomment la bataille de l'anniversaire, et qui a gardé le nom de bataille d'Austerlitz, que Napoléon lui imposa lui-même. Tout le monde avait fait son devoir. En recevant les rapports des chefs de corps, l'empereur s'écria dans l'excès de son ravissement :

— Il me faudrait une puissance plus qu'humaine pour récompenser dignement tous ces braves.

Quoi qu'il en soit, les vainqueurs d'Austerlitz n'eurent pas à se plaindre de la reconnaissance de leur souverain ; Napoléon acquitta magnifiquement la dette de la patrie et la sienne : des pensions furent accordées aux veuves des généraux, des officiers et des soldats morts au champ d'honneur ; il adopta leurs enfants, se chargea de leur éducation, du placement des fils et de la dot des filles. Tous les blessés reçurent une gratification de trois mois de soldes ; mais la décoration de la Légion d'honneur ne fut donnée qu'à ceux qui s'étaient distingués par un fait d'armes extraordinaire ou une action éclatante. Enfin, voulant témoigner à l'armée en masse sa haute satisfaction, il mit à l'ordre du jour, le lendemain, cette fameuse proclamation, qu'il dicta lui-même :

« Soldats de la grande armée ! disait-il, je suis content de vous ! vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, coupée, dispersée, vaincue ; ce qui a échappé au feu s'est noyé dans le lac. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais mémorable. Soldats ! lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; et cette couronne de Fer conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis !... Projets téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur vous avez anéantis et confondus !... Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver que de nous vaincre. Soldats ! lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre belle patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez toujours l'objet de ma sollicitude. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « J'étais à Austerlitz, » pour qu'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

Parmi ceux qui se distinguèrent à la mémorable journée d'Austerlitz, on peut citer, dans le corps du maréchal Lannes, les généraux de division Suchet et Caffarelli ; dans celui de Bernadotte, Rivaud et Drouet ; dans celui de Soult, Legrand et cet honorable et vaillant Saint-Hilaire qui, blessé au commencement de l'action, n'en resta pas moins tout le jour sur le champ de bataille ; dans celui de Davoust, Friant et Gudin. Pour la cavalerie, commandée, comme on sait, par Murat, il faudrait nommer tous les généraux et tous les colonels ; cependant, on doit distinguer Kellermann, Walther, Beaumont, d'Hautpoul et Nansouty. Valhubert seul mourut de ses blessures. « Je voudrais avoir plus fait pour vous, écrivit-il à ses derniers moments à Napoléon ; dans une heure je ne serai plus. Je n'ai pas besoin de vous recommander ma femme et mes enfants. »

La recommandation était en effet superflue : ce genre de dette fut toujours sacré pour Napoléon. Le général Valhubert, renversé par un éclat d'obus qui lui brisa la cuisse, voyant des soldats accourir pour l'enlever, leur avait crié :

— Arrêtez ! mes amis ; souvenez-vous de l'ordre du jour : vous me relèverez après la victoire.

Le fusilier Carpentier, du 41<sup>e</sup> de ligne, blessé mortellement, ne voulut jamais que ses camarades le portassent à l'ambulance :

— Vous n'y pensez pas, leur disait-il ; j'aime mieux mourir sur un champ de bataille que dans les mains des carabins : au moins je serai sûr de n'être pas enterré en détail.

Le grenadier Trigaud, du 47<sup>e</sup>, atteint d'un biscaien qui lui traversa la poitrine de part en part, demanda à l'issue de la journée, au chirurgien qui s'appretait à lui donner ses soins, s'il croit qu'il vivra jusqu'au lendemain. D'après la réponse indécisée de ce dernier, qui n'osa lui dire toute la vérité, Trigaud ajouta d'un ton philosophe :